

*Olivier Mouillet*



*Avec de la terre  
et de l'eau*





## **Au départ, il y avait...**

A l'origine, écrire pour moi faisait partie d'une thérapie, une sérieuse et indispensable remise en question. A plus de quarante ans j'ai vécu pas mal de galères avec les femmes. Un magnifique mariage d'amour et de passion avec la femme de mes rêves qui n'a duré que quatre mois a définitivement scellé la chose. Il fallait se rendre à l'évidence. J'avais besoin d'une thérapie et d'une introspection sévère. Je ne pouvais imaginer continuer ainsi, à répéter sans cesse les mêmes erreurs.

Au fil des lignes, l'idée saugrenue m'est venue d'en faire un livre pour mes proches et pour moi. Ce serait un héritage que je laisserai pour mes filles. Il est à parier que nombre de personnes ignorent qui est la personne se trouvant à côté d'eux, qui traversent leur vie sans jamais réellement se parler, se rencontrer ou s'écouter.

J'ai voulu retracer brièvement le fil de ma vie, les principales périodes marquantes, les faits les plus tragiques, les plus comiques aussi. Je n'ai pas la prétention de penser que je suis quelqu'un

d'extraordinaire. D'autres personnes vivent ou ont vécu des drames pires que ceux que j'ai pu traverser.

Cependant, certains événements m'ont fait grandir plus tôt que je n'aurais dû. J'ai été grand bien avant l'heure. La tristesse, les larmes et le cœur gros ont fait partie de ma vie aussi sûrement que les oiseaux volent dans le ciel. J'ai dû dire au revoir à pas mal de personnes très proches. Des personnes, si elles ne m'avaient pas quitté aussi vite auraient transformé ma vie favorablement. La spirale aurait pu tourner enfin vers le haut. Le Destin en a décidé autrement.

Si comme il est écrit : « il n'y a pas de repas gratuit », alors j'ai payé l'addition plus d'une fois. La Vie m'a appris à devenir philosophe. J'essaye d'apprécier les petits moments de répit comme des victoires. Je reprends mon bouclier de guerrier dès qu'une épreuve se dresse devant moi. Les épreuves m'ont souvent mises à terre mais à chaque fois, je me suis relevé plus fort, tel le Phœnix.

Cependant des blessures que j'avais enfouies au plus profond de mon âme ont ressurgi au moment où je m'y attendais le moins. J'ai subi. J'ai bataillé contre moi-même. Une psychologue m'a aidé en posant une simple question. Le puzzle s'est alors mis en place et le blindage a littéralement explosé.

Pour en arriver là, le chemin fut long mais il a fallu qu'il commence...

J'ai vu le jour dans une maternité en Haute-Marne, à Joinville, il y a plus de quarante ans. J'ai quatre frères et une sœur. Ma sœur Elise vit dans un bourg proche de Chaumont. Elle y vit encore.

Jean, Denis, Bernard et Dominique sont nés dans un petit village : Donjeux. Ils y ont vécu leur enfance

et leur adolescence. Bernard n'a pas survécu à une maladie infantile. Le destin des autres fut chaotique, voire cruel.

Mes parents, Juliette et Louis s'y sont mariés à la fin de la seconde guerre. Notre histoire commune avait commencé vers les années 1850.

Au fil de mon récit, je m'aperçois, chose singulière et troublante que certains évènements vécus par certains membres de notre famille se répètent et traversent le Temps...

*A mon père, à mes frères Dominique et Denis qui me manquent tellement !*



## **Et puis, une jolie rencontre...**

*Le fait d'écrire et pouvoir vider « mon sac » a eu ses effets. Le plus surprenant fut que mon envie de continuer à écrire déclina au fur et à mesure que le ballon se dégonflait... Mon projet s'est arrêté plusieurs années.*

*Je me suis mis à l'action pour traiter mes démons. Ma motivation était grande. J'ai osé demander de l'aide. Quand vous voulez faire un marathon, le plus dur c'est de faire le premier pas.*

*Ce qui est curieux c'est que ce sont les femmes qui m'ont fait le plus de mal et que ce sont des femmes qui m'ont fait le plus de bien. Ce sont des femmes d'exception, bienveillantes.*

*Selon un dicton qui dit que c'est le dernier coup de hache qui abat l'arbre, il m'a fallu une autre sorte d'aide tout aussi fondamentale. Ce roman qui est très largement autobiographique est resté plusieurs années avec un goût d'inachevé.*

*Et puis, une jolie rencontre... Natacha, une jolie blonde venue de l'Est a croisé mon chemin. Son visage est si rayonnant, ses yeux sont d'un bleu magnifique, elle porte ses longs cheveux blonds en*

*queue de cheval et son sourire m'a littéralement envoûté. Sa voix douce et calme m'a rassuré. Elle porte en elle la force tranquille d'une personne déterminée.*

*Elle a touché mon cœur là où cela fait mal. Elle a su trouver les questions qui ont ouvert les portes de ma dernière peur. Après quelques minutes avec elle, j'ai eu envie de reprendre ce roman qui est devenu, grâce à elle un projet de toute une vie.*

*Son humilité lui défend d'en revendiquer le moindre mérite et pourtant, c'est une très grande Dame.*

*Sa générosité éclaire le Monde tout entier. Elle fait apparaître des sourires là où pourtant le malheur frappe. J'ai eu la chance, le privilège et l'immense honneur de la rencontrer.*

*Aujourd'hui son chemin de vie est tout autre. Elle se bat contre un ennemi invisible. Dans mon esprit il ne fait aucun doute qu'elle triomphera. C'est une battante, une guerrière. Elle aime la vie. Elle appartient à ce Monde et le Monde lui appartient.*

*Natacha m'a donné la force. Elle me l'a donnée sans contrepartie. Je voudrais lui renvoyer cette énergie au centuple pour que les yeux de petits enfants handicapés qu'elle aime continuent à s'illuminer à son contact.*

*C'est avec une énorme émotion que je tenais à te dire, Natacha un grand, un immense merci. Fais-moi l'honneur d'accepter cette énergie positive du guerrier que je suis.*

*Je te l'envoie du plus profond de mon âme, symbole de ma sincère et profonde gratitude.*

*Pour toi Natacha...*

## Aujourd'hui...

Ce que nous vivons tous aujourd'hui est le résultat de nos décisions d'hier. Partant de là, nos décisions d'aujourd'hui influenceront ce que nous vivrons demain. Notre manière de penser est le fil conducteur. Ce qui nous arrive est-ce une chance ou une malchance, un malheur ?

Aldous Huxley a écrit : « l'expérience n'est pas ce qui nous arrive, c'est ce que nous faisons de ce qui nous arrive. »

Je vais vous raconter très brièvement quelques passages de la vie d'un petit garçon, une petite tête blonde. Ce petit garçon, un petit blond, son pull tricoté par sa maman, son bermuda, ses grands yeux verts-bleu qui ont vu tellement de rivières fixant l'objectif du photographe un jour de photo de classe...

Je suis assez satisfait de l'homme que je suis devenu.

J'ai deux enfants, deux filles adolescentes  
que j'ai élevées tout seul pendant plus de 16 ans.

J'ai un toit sur la tête.

J'ai un boulot, pas forcément des plus glorifiants mais  
je gagne ma vie honnêtement.

Je suis, à priori en bonne santé physique et mentale.

J'ai la tête sur les épaules.

Je ne suis pas le beau gosse des revues mais  
un homme normal, une corpulence qui en impose.

Je suis gourmand, ceci explique cela.

J'ai quelques personnes qui m'apprécient.

J'en ai d'autres qui me respectent.

Il y en a quelques-uns qui me craignent

Il y a ceux qui ne savent pas qui je suis

Il y a ceux qui ne savent pas que j'existe

Il y a ceux qui ne veulent pas savoir

et il y a les autres !...

## À ma mère Juliette,

Consciemment ou inconsciemment, nous reproduisons ce que nous avons vécu ou bien alors nous compensons, nous faisons l'inverse, question de choix...

Bien que je sois né dans le milieu des années 60, mon histoire commence bien avant.

La vie de Juliette, ma mère, c'est son second prénom, aurait pu inspirer Emile Zola, Victor Hugo ou George Sand, si elle n'avait vécu des dizaines d'années plus tôt. Et pourtant...

Cosette, Gervaise ou la petite Fadette...

Juliette est née d'une famille d'ouvrier en 1925 en Haute-Marne dans les environs de Joinville. Son père Emile, donc mon grand-père travaille à la fonderie voisine. Sa mère, grand-mère Marie-Thérèse a arrêté de travailler dans une ferme quand elle s'est retrouvée enceinte de son premier enfant. Emile estimant que la place d'une femme était au foyer. Elle ne le fut pas autant que grand-père l'aurait souhaité...

Emile et Marie-Thérèse ont été élevés à « la dure » loi de la campagne française du début du siècle.

Les idées et les mesures de Jules Ferry sur l'école n'ont pas encore été bien assimilées dans les campagnes. Les anciens ont leur propre idée de l'éducation. La philosophie, la littérature sont des choses destinées aux riches, disaient-ils. Jamais ils ne pouvaient imaginer que des enfants puissent aller à l'école au-delà de quatorze ans. Jamais ils n'auraient pu imaginer que des enfants d'origine modeste puissent devenir médecin ou avocat. Des enfants, comme les leurs. Dans l'instant, les enfants sont là pour aider les parents, à travailler. Les droits de l'enfant ? La tendresse, l'amour ? Pour quoi faire ? Tout ça, c'est fait pour les chochottes.

Emile et Marie-Thérèse ont été élevés par leurs parents et leurs parents par les leurs comme cela et le plus naturellement du monde ils vont reproduire sur leurs enfants ce qu'ils savent de l'éducation parentale, les principes de l'éducation ancestrale. Cette éducation qu'ils ont « subie ».

Il fait froid, très froid ce 10 février 1925. Les hivers en général en Haute-Marne sont rigoureux, froids et humides. Le froid s'est invité dans la petite maison de ses grands-parents, à Vecqueville.

Seul un petit poêle situé au milieu de l'immense pièce qui fait office de cuisine et de salle à manger réchauffe la pièce. Le lit où se trouve le nouveau-né, Juliette et sa maman se trouve tout proche. On peut entendre le bois se consumer dans le foyer. C'est du sapin qui brûle. Le sapin qui brûle fait beaucoup de fumée. Il n'est pas tout à fait sec. La fumée s'échappe des joints usés, les yeux sont irrités.

Le nouveau-né ne le sait pas encore mais c'est un moment privilégié de sa courte vie qu'il y a un peu de chaleur autour de lui !

La plus grosse faute de Juliette, aux yeux de ses parents c'est d'être une fille et surtout l'aînée de la maisonnée.

Quand Emile rentrait du boulot, il était repu de plus de 10 heures de travail, été comme hiver devant son four à l'usine. Pour tenir le coup, il se laisse aller à boire quelques « canons ».

Les mois passent, il rentre à la maison et il est en colère. Il ne sait pas toujours pourquoi, mais il est en colère. Contre qui, contre quoi ? Ce que nous savons de la grand-mère c'est qu'elle devait s'occuper d'elle de temps en temps. Elle a fait ici et là quelques accrocs aux vœux sacrés du mariage. Grand-père était-il au courant ? Nous ne le saurons jamais. Si tel était le cas, il ne montra rien de ces trahisons. Peut-être est-il frustré de sa condition d'ouvrier, pratiquement inculte ? Un jour, il a commencé à lever la main pour frapper Marie-Thérèse. A bien y réfléchir... il le savait. Les années passent et un jour Juliette s'est interposée. Elle a pris le coup qui ne lui était pas destiné. Malheureusement, Emile se défoulera de plus en plus souvent sur Juliette, il fera sortir sa colère, user et abuser de son autorité sur quelqu'un. Il frappera toujours plus fort. Le cuir de sa ceinture caressera plus d'une fois le dos frêle de Juliette.

Cela deviendra une habitude, presque un geste d'amour !

C'est ce que me dira maman très très longtemps plus tard, à un âge, le mien où je pourrais comprendre. C'est de cette façon qu'il montrait qu'il l'aimait. Une manière très particulière, j'en conviens. Certaines personnes ne savent pas aimer. C'était

valable il y a des siècles, c'est encore le cas aujourd'hui.

Emile n'avait donc jamais pensé une seule seconde que lui, Emile pourrait dire un jour à quelqu'un qu'il l'aimait, ou bien qu'il lui manque. Il n'était pas programmé comme ça. Fut-elle sa femme ou son enfant. Il l'a appris de ses parents. Cependant de ce que je m'en rappelle, grand-père était un papy comme les autres, qui rigolait dans ses moustaches, me prenant sur ses genoux de temps en temps quand nous venions passer un dimanche. Il y avait un monde entre ce que me disaient mes parents sur ses agissements, les propos de mes oncles et tante qui rejoignaient ce que j'avais découvert de par moi-même, en étant enfant. A cette époque, je croyais ce que me disaient mes parents, je le prenais pour argent comptant.

En fait, au crépuscule de sa vie, quand ses jours et ses heures étaient comptées, on s'aperçut que c'était une carapace. Il pensait que pour être respecté et aimé il fallait en imposer ! Ce n'est pas évident de se battre contre ses origines...

Juliette a depuis peu un autre petit frère. L'euphorie de cette naissance fait rapidement place à la dure réalité de leur vie : le travail s'accumule à la maison. Que va donc se passer dans la tête du grand-père pour qu'il décide que Juliette et l'école c'est fini. Il lui faut arrêter l'école et s'occuper du bébé. Juste le temps pour elle d'avoir vu l'alphabet, appris quelques règles de grammaire et la table de multiplication. La voilà parée pour affronter la vie. Elle ne saura que plus tard qui était Charlemagne, Robespierre. Par contre, à huit ans elle est incollable sur la manière de

changer les couches d'un bébé, de lui préparer un biberon, de taper les draps au lavoir, été comme hiver.

Pour l'anniversaire de ses huit ans, elle va avoir le plaisir de connaître les pommes-de-terre à la braise et apprendre à tirer le passe-partout.

Dans les campagnes, encore aujourd'hui chaque foyer de la commune avait droit annuellement à « une portion ». Une portion était une partie de bois communal qui devait être défrichée ou nettoyée. L'avantage pour la personne qui faisait la portion était qu'elle gardait le bois pour elle pour se chauffer l'hiver suivant, à prix modique. Pour la commune, ses obligations étaient remplies.

Tout le monde y trouvait son compte.

Suivant la portion il y avait plus ou moins d'arbres à abattre et donc plus ou moins de bois pour celui qui nettoyait la portion. Souvent, Emile se débrouillait pour bénéficier de plusieurs droits d'autres foyers du village qui n'en voulaient pas.

Emile et sa famille avaient besoin d'environ 60 stères de bois par an pour se chauffer. Les murs, les plafonds de la petite maison n'étaient pas isolés. Les courants d'air refroidissaient l'atmosphère. Les portions étaient le seul moyen pour eux de se chauffer. Ils avaient tout juste assez d'argent pour vivre correctement. Quand il avait un peu plus de bois que prévu, plus qu'il ne fallait, Emile pouvait le vendre à des personnes âgées ou à des « gars de la ville » et améliorer ainsi l'ordinaire. Au fil des années, c'est devenu une obligation avec l'augmentation du coût de la vie et de plus en plus de bouches à nourrir.

Donc, à cette époque le « passe-partout » qui était l'ancêtre de la tronçonneuse, une grande scie à deux manches servait à abattre les arbres. Les personnes qui ont manipulé un jour cet engin s'en rappellent encore tellement il demandait force et endurance.

Juliette raconta plus tard que les premières fois, en rentrant à la maison, elle avait si mal aux épaules et à ses petits bras de fillette, qu'elle ne pouvait plus laisser ses chaussures pendant plusieurs jours. Elle était grande, elle avait huit ans. A la pause de midi, des pommes-de-terre à la braise étaient au menu. Assis sur le tronc enneigé et gelé de l'arbre qu'ils avaient abattu la veille. Tout cela à des températures de  $-20^{\circ}$  C ! Emile estimait que le travail et le froid étaient salutaires pour l'esprit.

Juliette connut « le diable » quand elle eut un peu grandi. Selon ses propres dires, ce chariot à deux roues portait bien son nom. Ce chariot était principalement utilisé pour ramener le bois que l'on venait de couper à la maison. Il n'y avait pas de tracteur pour débarder le bois en une seule fois. Le laisser dans le bois était risqué. Il y avait à l'époque des charbonniers et quelques personnes mal intentionnées qui sillonnaient les bois de la région. Emile n'avait ni chevaux, ni tracteur, alors ?

A chaque fois qu'ils coupaient du bois, il fallait le rentrer tout de suite. C'est ainsi qu'au fil des années ils arpentèrent les bois de Sommermont, Mussey, Donjeux, Vecqueville pour ramener le fameux trésor chacun avec un diable.

Quelques années plus tard papa nous raconta qu'il avait failli s'accrocher avec grand-père. Lors d'un repas de famille, Emile rapporta fièrement qu'un jour Juliette, à l'âge de 11 ans s'était accrochée la semelle

d'une de ses chaussures sur la souche de l'arbre qu'ils venaient d'abattre. Juliette perdit sa chaussure puis l'autre tout en tirant le diable. Elle rentra à la maison sur huit kilomètres, le bois sur le diable, pieds nus dans la neige à travers la forêt. Emile finit son histoire par un éclat de rire. « Ça lui a fait les pieds ! » avait-il ajouté.

Il y eut un grand silence. Seul lui riait, les mines étaient de circonstance, les yeux baissés. Des sourires forcés et résignés... à mi-chemin entre le respect et la colère. Avec le recul, je me demande que pour être si cruel avec un de ses enfants, il devait punir quelqu'un mais qui et pourquoi. On peut tout imaginer... La tromperie, une enfant issue de l'adultère... ?

Juliette baissa la tête, de honte. Ses yeux sont humides. Le cœur est gros mais c'est elle qui va en rire avec son papa. La plaie ne s'est pas encore refermée. Elle se souvint que ses pieds étaient brûlés par le froid, ensanglantés par les échardes, les cailloux, elle avait attaché autour de son pied un bout de chiffon tiré de sa poche. Plusieurs années plus tard, Juliette gardait toujours les stigmates de cette journée glaciale !

Louis prit son épouse dans ses bras et lui fit une bise sur le front comme pour la protéger du Mal !

Le regard de Louis, s'embruma de larmes mais pas celles de la honte ou de la tristesse !

Les mots qu'il aurait voulu balancer au visage de ce père irascible restèrent dans sa gorge, cela ne se faisait pas ! La colère fit place à la culpabilité. Elle commença ce jour à le ronger, à le détruire de l'intérieur, tel un cancer qui n'est pas diagnostiqué !

Le courage qui lui manqua ce jour-là allait le poursuivre dans sa vie de père. Il avait perdu la bataille contre la lâcheté, de la faiblesse face au regard de sa femme, face aux obligations de protection et d'éducation d'enfants, ses propres enfants !

Le rôle de père est d'être là pour protéger ses petits mais comment peut-on protéger quand on est soi-même en danger ?

L'hiver qui a suivi fut la suite tragique de ce mode d'éducation. Juliette transformée en l'occasion en une gentille petite servante devenait trop chère à nourrir et il était grand temps pour elle de travailler et « découvrir la vie ! ». Marie-Thérèse n'a pas son mot à dire. Il a décidé.

Son père lui a trouvé une ferme à une dizaine de kilomètres de là. L'Histoire, leur histoire se répète. Dans l'immensité et l'échelle du Temps Juliette remplace sa mère à la ferme !... Les paysans qui n'ont pas eu de fils pour les aider à la ferme cherchent quelqu'un et accessoirement faire un peu de ménage et la cuisine.

A la lecture de « La petite Fadette », j'ai fait une pause en m'imaginant la scène... ma mère avait vécu la même chose, en pire. De nombreuses décennies après George Sand, les choses n'avaient pas évolué tant que ça.

Avec le travail dans les champs, traire le lait, s'occuper des vaches, ils n'ont pas le temps de faire à manger.

Emile a connu le paysan en rentrant du boulot au bistrot, un soir. Après quelques « chopines » de rouge, ils se sont mis d'accord sur un prix. Cela

« mettra du beurre dans les épinards », améliorer le quotidien.

Leur quotidien à eux. Ce qu'elle allait vivre était le cadet de leurs soucis.

Vers la fin d'un après-midi de janvier 1937, il fait très froid dehors. Grand-père demande sans ménagement à Juliette de ramasser ses affaires. Elle quitte la maison pour aller travailler dans une ferme voisine. Devant ses sanglots, il reste inflexible. Grand-mère détourne la tête, son regard parle mais elle ne peut rien faire. Elle baisse les yeux, serre les poings. Elle quitte la pièce pour ne pas à affronter le regard et les yeux rougis de sa fille. Quel est ce sentiment qui tenaille la grand-mère à cet instant précis ? La honte, la culpabilité, la tristesse ? Peut-être un peu des trois... Elle ne peut rien faire, le père a décidé. C'est comme ça. Son éducation lui interdit de se mettre en travers des volontés du père.

Juliette récupère un sac, met les quelques guenilles qu'elle possède dedans, embrasse sa mère, ses petits frères et sa petite sœur. Elle ne veut pas partir, ses petits frères pleurent aussi, mais le père la bouscule fermement, elle ouvre la porte et s'en va, anéantie, ne comprenant pas ce qui se passe.

Juliette est partie seule dans ce froid glacial, quelques affaires dans un sac de jute. Bien qu'elle ne soit pas très intelligente ni très instruite, elle se rend compte qu'elle a été vendue comme une vulgaire marchandise pour que ses parents, ses frères et sa sœur vivent mieux ! Elle a été abandonnée, sacrifiée.

Elle doit se rendre dans la ferme des paysans à plusieurs kilomètres de là à travers champs. Elle ne sait même pas où c'est et elle ne sait pas non plus qui

sont ces gens, ce qu'ils lui veulent. Il neige, il fait un froid sibérien.

Le froid lui paralyse les muscles du visage, même ses larmes lui font mal avec ce vent et la neige qui la fouettent. Le bruit de ses pas dans la neige devient de plus en plus insupportable. Plusieurs fois, elle trébuche et s'écroule dans la neige glaciale qui lui rentre sous ses vêtements. Son genou est écorché. Elle a froid aux pieds et à l'âme. Ses petites chaussures de ville sont trempées. Elle a faim. Elle n'a même plus la force de pleurer tellement elle est fatiguée. Même respirer lui fait mal à la poitrine.

Elle voudrait mourir !

Après de longues heures à marcher, à se frayer un passage sur les chemins enneigés, seule dans ce froid elle arrive à apercevoir des lumières là-bas, au loin. Malheureusement, son calvaire ne fait que commencer. Arrivée à destination, la nuit est tombée depuis longtemps.

Le chien de la famille, un berger allemand l'accueille avec un grognement, les babines relevées. La boue gelée devant la maison lui fait mal à ses petits pieds gelés. La neige, le vent et la froideur de l'accueil du paysan : « c'est à c'te heure-ci que t'arrives ? Vas mettre tes affaires dans l'étable au-dessus des vaches et viens nous faire à manger ! »

Je n'ose à peine imaginer, en tant que papa l'état d'esprit de cette gamine de 12 ans, à ce moment-là, rejetée par ses parents, vendue comme un animal sur un marché. Comment réagiraient aujourd'hui mes enfants, les nôtres si nous, leurs parents leurs infligeaient ce traitement ?